

De la culture

par Jean-Marie Domenach

(Directeur de la revue Esprit)

De la culture on n'a jamais tant parlé parce qu'on ne sait plus ce que c'est. Mieux vaut partir de là : notre désarroi et notre ignorance ; mieux vaut admettre qu'il n'existe plus, dans notre société, de modèle de culture dominant, polarisateur. Pendant les siècles précédents, on s'efforçait d'« accéder » à « la » culture, de s'approprier les trésors d'un savoir et les instruments d'un prestige, souvent aussi d'un pouvoir. Mais nous voyons bien que cela est fini ; nos enfants, en tout cas, le sentent : la plupart s'ennuient au lycée, ils souffrent d'« inappétence scolaire ». Franchement, qui d'entre nous saurait leur dire : voici les définitions, les recettes, les exemples...

Il y avait naguère un humanisme : ensemble de certitudes, hiérarchie de valeurs. On s'épuise à le sauver en accumulant des morceaux empruntés aux disciplines modernes, qui ne cessent de se perfectionner et de se multiplier : kaléidoscope de l'école ou de la télévision, assortiment bâclé de connaissances incertaines que rien ne relie. Ainsi les esprits se trouvent-ils livrés, vacants, sans articulation, à un univers technique qui prend pour eux une figure magique, attirante ou inquiétante, mais toujours incompréhensible. D'où la croissance hypertrophique d'un enseignement de moins en moins efficace, tandis que la culture elle-même (c'est-à-dire la capacité de comprendre, de choisir, de communiquer, de se relier à un passé et de concevoir un avenir) est livrée à la chance : une famille, une influence, un petit groupe de passionnés... A côté d'une « culture de masse » conditionnée pour le divertissement, quelques individus, quelques minorités se cherchent un enracinement, le moyen d'établir une identité et une communication particulière. Cultures séparées, ésotériques, — diaspora culturelle sur les marges de la cité. Là est le péril ; là aussi peut résider le remède.

Je crois qu'il faut accepter ce constat et en repartir : la culture ne peut plus être ce qui, d'une manière ou d'une autre, s'ajoute à la vie pour l'ornier, l'améliorer et parfois l'agrandir, quelque chose de donné ou de transmis, tradition qui rassemble et qui sécurise. La culture est à réinventer dans des sociétés où la technique a rompu le lien de l'individu avec la nature et avec ses semblables. On ne peut, en effet, présenter comme une proposition cohérente ce qui est forcément

reçu et vécu dans l'incohérence par un homme progressivement expulsé de sa niche écologique, coupé du passé, coupé des saisons, coupé des autres. Pour la première fois dans l'histoire, l'homme n'a pratiquement plus de part à son habitat : il est logé, il est inséré, organisé, normalisé. Nous approchons du point où la technostructure le prendra entièrement en charge, y compris sa liberté. Cette menace, la culture la discerne, et c'est bien pourquoi, quand elle est vivante, elle se présente aujourd'hui comme une force de contestation de désordre : « contre-culture ».

Il est remarquable qu'à l'époque où les sciences, physiques et humaines, font des progrès gigantesques, cette culture en révolte proclame le mépris de la connaissance objective et presque de la raison. Étrange divorce : d'un côté se trouvent les pouvoirs, avec la compétence, la positivité, l'esprit cartésien de recherche méthodique et d'ordonnement ; de l'autre, les formes désarticulées, la communion sauvage, la négation radicale de l'ordre et de toute objectivité. Il faut comprendre que ce paradoxe est formé de termes complémentaires : il définit la contradiction majeure de notre société, déchirée entre un projet industriel qui l'entraîne et commence à la détruire, et une liberté volcanique, sans but et sans prises.

Faut-il donc voir dans la culture l'antidote de l'industrie et de l'institution ? Provisoirement, peut-être. Mais cette position apparemment révolutionnaire finit par rejoindre, dans la réalité, l'aristocratie culturelle des siècles précédents. Si la culture se sépare des savoirs, elle abandonnera le grand nombre à des tyrannies incontrôlables ; aucune institution, aucune convivance ne seront plus possibles dans une cité sans finalité, sans communication et sans fêtes. Pour éviter cette scission, il faut renoncer à notre conception classique de la culture et la considérer désormais comme l'ensemble des moyens nécessaires à un individu et à une société pour mener aussi librement et aussi complètement que possible leur vie commune et leur vie personnelle. Autrement dit, réunissons les deux acceptions du mot, qui étaient séparées : culture, au sens français de patrimoine intellectuel et artistique, et culture, au sens anglo-saxon, de système de mœurs et de normes

sociales. Se cultiver, aujourd'hui, c'est apprendre à vivre, à communiquer, à travailler, à jouer, ou plutôt c'est vivre, communiquer, travailler, jouer. L'héritage sera fonction de l'innovation ; prétendre le sauver par lui-même, c'est le « folkloriser », le condamner à mort.

La culture est donc en train de devenir le préalable de notre existence sociale, et l'on perd son temps à en discuter les formes sous l'angle de la politique ou du rendement. Que l'on soit, par exemple, pour la participation ou pour l'autogestion, il est évident que ces mots ne correspondent à une réalité qu'à partir du moment où il y aura assez d'hommes capables d'assumer des responsabilités, ce qui suppose une culture, c'est-à-dire le contraire de ce pot-pourri de curiosités et de divertissements que certaines autorités veulent distribuer à la masse sous le prétexte que c'est ce qu'elle réclame.

Pas plus que l'art, la science n'est en mesure de se substituer à l'humanisme défaillant. La nouvelle culture ne brûlera pas les musées ; mais elle se trouvera d'abord dans les lieux où nous vivons parce que c'est dans ces lieux que l'homme s'affronte aux forces anonymes qui paralysent sa liberté. La science ne commencera à devenir culture qu'à partir de ce moment-là, de même qu'elle devint culture, il y a une centaine d'années, grâce à l'effort des instituteurs pour faire entrer dans l'âge moderne un peuple de paysans. Pour exemple, je prendrai le récent livre d'une ethnologue, Germaine Tillion, qui reproduit les notes quotidiennes qu'elle prenait alors qu'elle était enfermée dans un camp de concentration nazi (1). Elle ne savait presque rien, mais elle voulait savoir comment fonctionnait cette machine à broyer les corps et les âmes, et peu importait dès lors si elle devait mourir : la volonté de comprendre ce qui l'écrasait était plus forte et lui survivrait. C'est à cette profondeur qu'il est possible de retrouver le secret de l'humanisme et de son antique sérénité. Sous des formes qui changent avec les sociétés, la culture reste le moyen de surmonter le même malheur, ou du moins de lui faire face. Cela est plus ou moins difficile selon les moments. « Nous vivons dans une époque, écrivait Pascal, où il faut aimer la vérité pour la connaître. » C'est également le cas de la nôtre.

1. G. Tillion : Ravensbrück (Seuil).